

LE JUDAÏSME MÉDIÉVAL

Les centaines de milliers de documents de la *Gheniza* cairote – énorme dépôt d'archives, découvert voici un siècle lors des travaux de réfection de la synagogue Ben Ezra du Vieux-Caire – proviennent des quatre coins du monde connu et sont rédigés dans une bonne demi-douzaine de langues, mais presque toujours en caractères hébraïques. Puissant symbole d'un trait distinctif de la civilisation juive médiévale : la formidable unité de structures, de croyances et de direction spirituelle des communautés de la Dispersion.

Chaque époque a sa communauté-pivot, à qui sa richesse et le prestige de ses savants confèrent une prééminence acceptée avec plus ou moins d'empressement par les communautés sœurs. Du VIII^e au XI^e siècle, c'est la communauté de Babylone qui assure ce rôle recteur, les chefs des académies babyloniennes ayant fini par supplanter les maîtres palestiniens. Ce sont désormais ces *ghe'onim* (« excellences ») qui fixent le calendrier hébraïque, eux à qui les chefs des communautés posent des questions concernant tel ou tel aspect de la *halakha*. Un nouveau corpus de textes rabbiniques se constitue de cette manière : la littérature des *responsa*. Mais d'autres foyers émergent bientôt, au Maghreb et en Espagne. Cependant qu'au sein du judaïsme ashkénaze (Allemagne et France du Nord) prend son essor l'école de Rabbi Salomon ben Isaac de Troyes, dit Rashi (vers 1040-1105), auteur de commentaires célèbres de la Bible et du Talmud qui font toujours autorité.

Moïse ben Maïmon, dit Maïmonide

Mais l'exemple le plus éclatant d'un magistère souverain, s'exerçant sur l'ensemble du monde juif, est fourni par la plus haute figure du judaïsme médiéval, et sans doute l'un des esprits les plus puissants que ce peuple ait jamais produits : Moïse ben Maïmon, dit Maïmonide (1138-1204). Médecin de princes, savant, philosophe rationaliste, commentateur, légiste, dirigeant politique, ce Cordouan établi au Caire est tout cela à la fois. Dans une œuvre abondante, mentionnons son code *Mishné Tora*, qui le hisse d'emblée au rang des maîtres du Talmud. Il faut toutefois se garder d'une vue par trop monolithique de l'esprit du judaïsme médiéval. Déjà, l'œuvre maïmonidienne n'est pas sans provoquer des résistances opiniâtres, surtout en Espagne et dans le midi de la France, résistances qui vont parfois jusqu'à l'excommunication et la délation.

La kabbale

De même, la *kabbale* (« tradition reçue »), née en Provence au XII^e siècle et parvenue à son plein épanouissement en Espagne un siècle plus tard, effraie plus d'un rabbin qui y voit

une dangereuse innovation. Peine perdue, la kabbale, pourvue dès cette époque de son ouvrage de référence – le *Zohar* (« Livre de la splendeur »), attribué à Moïse de León –, émergera rapidement comme l'un des courants majeurs de la spiritualité juive.

Le karaïsme

Mais le judaïsme a sécrété aussi au moins une véritable « hérésie », apparue en Babylone au milieu du VIII^e siècle et toujours vivante de nos jours : le karaïsme. Hérésie dangereuse, puisque cet intégrisme biblique – le karaïte est celui qui se fonde sur le *Mikra*, à l'exclusion de toute tradition – a semblé capable de menacer pendant un bref moment la suprématie rabbinique.

Le judaïsme abordera les Temps modernes armé de structures communautaires fortes et d'une exceptionnelle unité spirituelle – une unité d'autant plus remarquable que le judaïsme, religion sans Église et sans État, ne dispose ni de l'épée temporelle de celui-ci ni de l'épée spirituelle de celle-là.

Un monde hostile

En attendant, il lui faut vivre dans un monde dominé par d'autres systèmes religieux. Au Moyen Âge, les relations qu'entretiennent les communautés juives avec les sociétés ambiantes obéissent à un modèle alternant un *modus vivendi* plus ou moins codifié et pacifique et de brusques accès d'hostilité qui se manifestent par des expulsions et des massacres. En pays d'Islam, ces relations sont en principe régies par le pacte d'Omar, qui octroie aux « peuples du Livre », Juifs et chrétiens, le statut de *dhimmis* (« protégés »). Généralement attribué à Omar I^{er} (634-644), ce texte contient des dispositions humiliantes, mais il n'en constitue pas moins un progrès par rapport au sort qui était fait aux Juifs avant la conquête musulmane. Il est d'ailleurs interprété avec plus ou moins de rigueur selon l'époque, le lieu et le régime. En pays chrétien, la papauté adopte une politique de mépris protecteur, fondé en théologie : peuple témoin, l'état de sujétion dans lequel les Juifs doivent être maintenus exclut l'emploi de la violence à leur égard et la conversion forcée. Mais cette relative tolérance est mal acceptée par la foule des prédicateurs, d'autant que l'Église officielle elle-même adopte une politique de ségrégation.

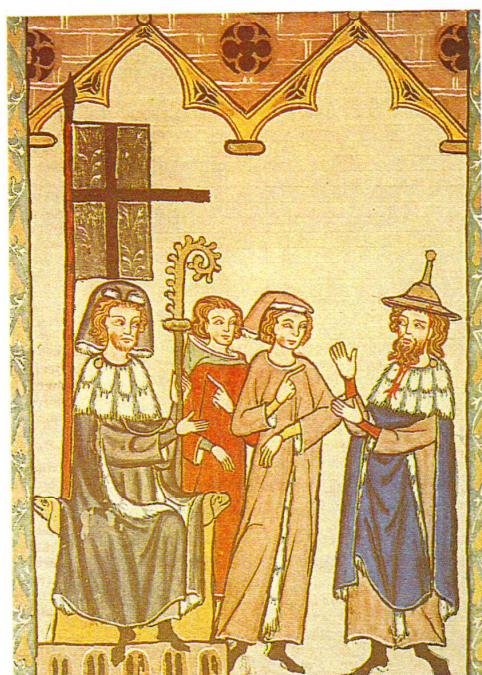
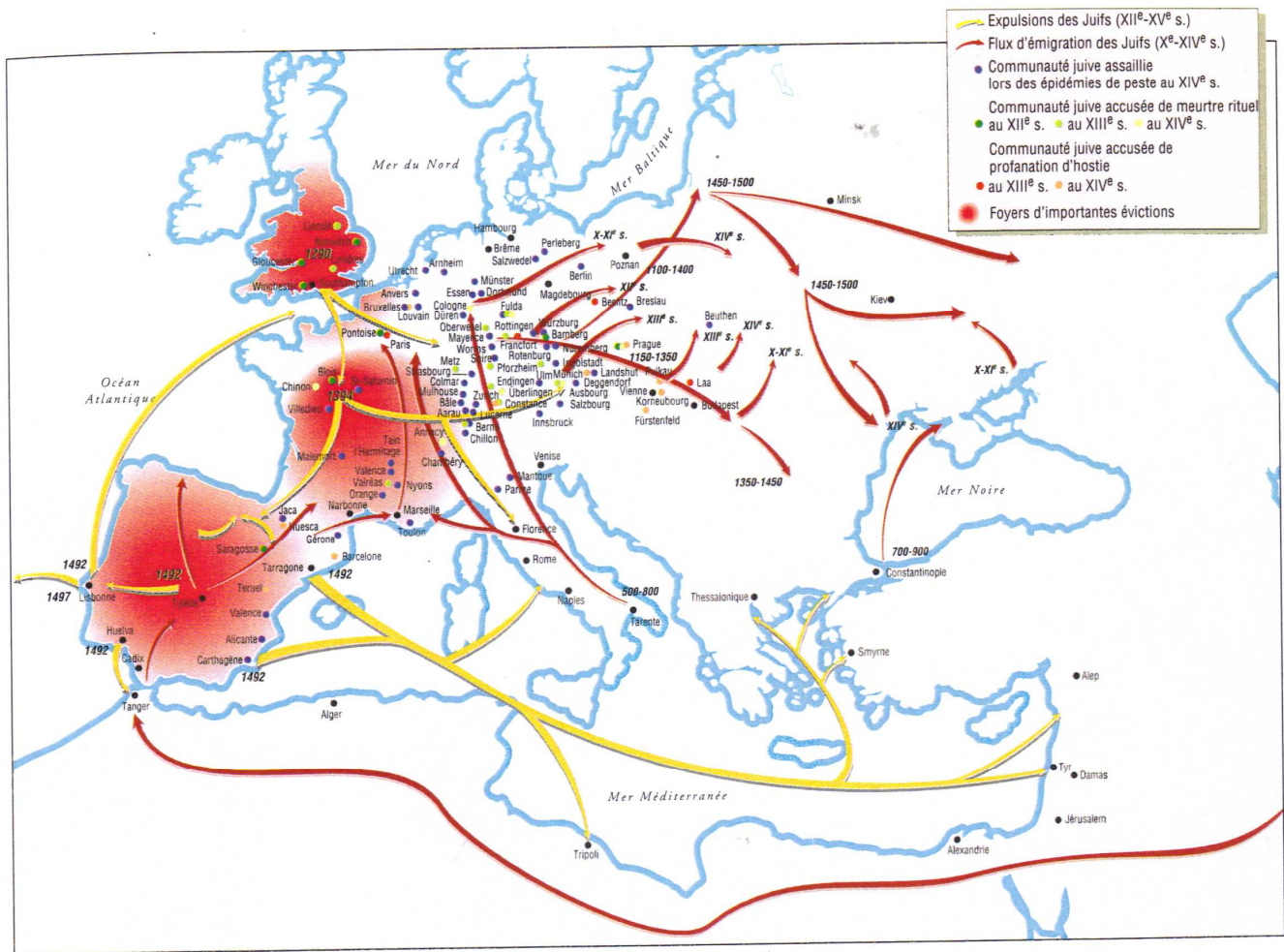
On le voit, ce monde est irrémédiablement hostile aux Juifs ; mais il est suffisamment mal unifié pour ne pas leur être hostile en même temps de la même manière. Aussi bénéficient-ils toujours de moments de répit et de plages de liberté qui leur permettent de survivre.

Le bûcher

Au Moyen Âge, les Juifs servent de boucs émissaires de la famine et surtout de la peste. Ils sont victimes de violentes persécutions dans toute l'Europe du Nord. Ceux qui acceptent le baptême sont saufs, les autres sont expulsés. Certains même montent sur le bûcher. Ici, les Juifs, accusés en 1493 d'avoir empoisonné les puits à Saint-Vélin, vont au bûcher en psalmodiant leur liturgie.

Extrait de
« Atlas des Religions »
PLON-MAME 96





Le troubadour

Le Juif Süßkind von Trimberg (vers 1200-1250) en représentation devant un évêque.

Les diasporas médiévales

Les Juifs de l'Europe médiévale sont soumis à des restrictions de plus en plus sévères. Ils forment deux sous-groupes, les Séfarades (en hébreu, Espagne) et les Ashkénazes (en hébreu, Allemagne), les premiers sont expulsés en 1492, les seconds, établis dans la région du Rhin, à la fin du xv^e siècle.

- 1147** Conquête des Almohades qui imposent l'islam en Espagne.
- 1161** Maïmonide commence la rédaction de son commentaire de la *Mishna*.
- 1170-1171** Maïmonide est désigné comme « chef des Juifs ».
- 1171** Premier pogrom à Blois.

- 1182** Philippe Auguste chasse les Juifs du domaine royal.
- 1185** Maïmonide est régulièrement consulté par le vizir.
- 1242** A Paris, Saint Louis fait brûler le Talmud en place publique.
- 1290** Edouard I^{er} expulse

- les Juifs du royaume d'Angleterre.
- 1306** Philippe IV le Bel expulse les Juifs de France.
- 1348-1349** L'épidémie de la peste noire renforce les persécutions dans le sud-est de la France. Les Juifs sont contraints à l'« aveu ».

VRAIS SAVANTS ET FAUX MESSIES

Lorsque la péninsule ibérique se vide de ses Juifs (expulsion d'Espagne en 1492, conversion forcée au Portugal cinq ans plus tard), des dizaines de milliers de Séfarades originaires d'Espagne affluent dans les centres urbains d'un Empire ottoman bientôt parvenu au faite de sa puissance.

Tolérance religieuse, unification de vastes territoires sous une autorité unique, prospérité économique : les conditions sont réunies pour un essor remarquable de ces communautés parfois fort anciennes, mais rapidement passées sous la coupe des nouveaux immigrants.

Parallèlement, le centre de gravité du judaïsme ashkénaze se déplace de l'*Ashkénaz* proprement dit – Allemagne et France du Nord – vers l'Italie du Nord, les pays tchèques et, surtout, la Pologne, où de nombreuses *yeshivot* sont fondées au XVI^e siècle. C'est dans ces académies religieuses que les maîtres mettent au point la méthode dialectique du *pilpoul*, aujourd'hui encore en usage dans les *yeshivot* ashkénazes.

L'invention de l'imprimerie

Troisième développement capital : l'invention de l'imprimerie, au rôle unificateur. Ainsi, l'imprimerie vénitienne invente, dès le début du XVI^e siècle, un canon littéraire hébraïque qui s'impose rapidement à l'ensemble du monde juif. Dans les années 1520-1523, Daniel Bomberg, imprimeur chrétien d'origine anversoise, publie la première édition du Talmud de Babylone dont la présentation et, partant, la manière de l'aborder ne changeront plus. Et c'est encore à Venise, en 1565, qu'est imprimé pour la première fois le *Shoulkhan Aroukh* (la « Table dressée ») – recueil de sentences rabbiniques rédigé une dizaine d'années auparavant à Safed, en Galilée, par Joseph Caro, et devenu en peu de temps le code normatif de l'ensemble du peuple juif. En effet, dès 1570, le *Shoulkhan Aroukh* est publié à Cracovie, avec des ajouts destinés à l'adapter aux usages ashkénazes – la *Mappa* (« nappe ») du rabbin Moïse Isserlès. Les deux branches du judaïsme disposent désormais d'un même texte fondamental de pratique religieuse.

La fièvre messianique

Si la discipline rabbinique impose aux communautés un carcan juridique et culturel strict, elle est impuissante à prévenir les brusques accès de fièvre messianique. Certes, l'attente d'un roi sauveur de la lignée de David, d'un « messie » (la racine hébraïque *m-sh-kh* signifie « oindre ») est très

ancienne dans le judaïsme, puisque le premier mouvement d'essence messianique remonte probablement au retour à Sion et à la reconstruction du Temple. Mais ce n'est que dans les moments de crise grave que cette espérance, généralement passive, devient agitation et revêt un aspect franchement révolutionnaire. Tel est le cas au milieu du XVII^e siècle, lorsque les terribles massacres de Bogdan Khmielnitski en Pologne et en Ukraine rendent les communautés juives sensibles au message de Sabbataï Tsevi, le plus célèbre « faux messie » de l'histoire juive. Même la conversion de Tsevi à l'islam, en 1666, puis sa mort dix ans plus tard ne réussissent pas à liquider le sabbataïsme, qui embrase pratiquement l'ensemble du monde juif. Puis, dans l'Europe du XVIII^e siècle, un mouvement messianique puissant se constitue autour de Jacob Frank (1726-1791), un ancien disciple de Sabbataï Tsevi converti, lui, au catholicisme. Dans les deux cas, on a affaire à un phénomène de type marrane : adhésion de façade à la religion dominante – ici le christianisme, là l'islam –, conjuguée avec la fidélité aux croyances et pratiques d'origine. Ainsi, la secte des *dönmeh* (« apostats » en turc) perpétue le souvenir de Sabbataï Tsevi jusqu'au cœur du XX^e siècle.



Sabbataï Tsevi

Sabbataï Tsevi « roi des Juifs » : portrait du célèbre faux messie exécuté par un témoin oculaire, à Smyrne en 1666.

Le hassidisme

Échec du sabbataïsme, diffusion de la mystique kabbalistique : tel est bien le terreau d'un mouvement spiritualiste promis à un bel avenir, le hassidisme, né en Pologne de l'enseignement d'un rabbin charismatique, Israël Ba'al Shem Tov (vers 1700-1760). Les *hassidim* (« pieux ») privilégient l'exaltation mystique aux dépens d'un rigorisme juridique jugé desséchant, et croient en la puissance surnaturelle du *tsadik* (le « juste »), qu'ils vénèrent comme le chef absolu de leur communauté. Bien sûr, une partie de l'élite rabbinique traditionnelle se dresse aussitôt contre ces illuminés. Entre *hassidim* et *mitnagdim* (« opposants »), qui s'en tiennent à l'érudition traditionnelle, le combat est sans merci, et va jusqu'à l'excommunication et la dénonciation aux autorités.

La Haskala

Mais un nouveau mouvement menace la cohésion du judaïsme traditionnel et réconcilie peu ou prou les frères ennemis. Active d'abord au sein de la communauté allemande, mais se propageant rapidement dans l'ensemble du monde ashkénaze, la *Haskala* (en hébreu : « savoir », « culture », la version juive des Lumières) annonce l'entrée des Juifs dans la modernité.

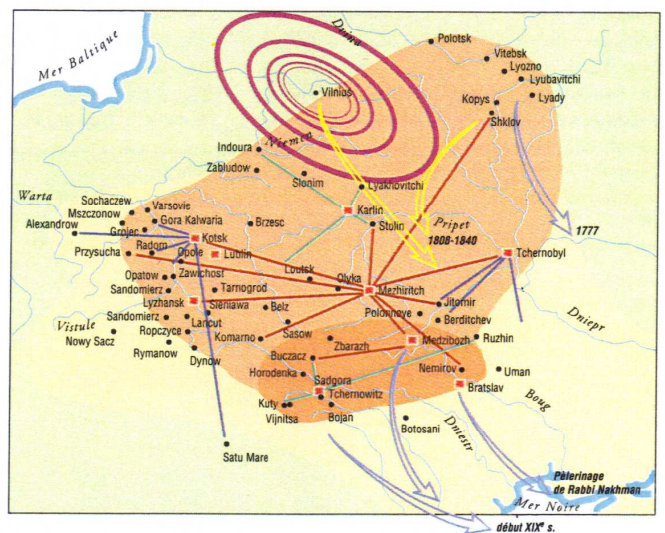
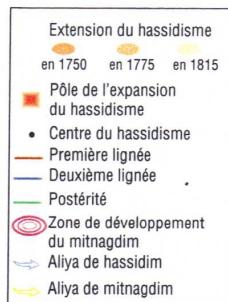


La multiplication des messies

Les messies ont des parcours très différents : Salomon Molkho est un marrane portugais revenu au judaïsme ; Sabbataï Tsevi, contraint par le sultan à choisir entre l'islam ou la mort, a préféré vivre ; Jacob Frank, un ancien disciple de Tsevi, s'est converti au catholicisme.

L'éveil religieux

Le siècle des Lumières s'accompagne d'un formidable essor religieux est-européen : le hassidisme auquel s'opposent les traditionnels mitnagdîm à la tête desquels se trouve le Lituanien Élie de Vilnius.



LE JUDAÏSME ASHKÉNAZE NOVATEUR

Que faire de la modernité ? Telle est la grande question à laquelle se heurte le judaïsme européen à l'heure des Lumières.

Si l'émancipation des Juifs, qu'il s'agit de « réformer », d'« améliorer » ou encore de « régénérer », est d'abord l'affaire des Gentils (les non-Juifs), c'est tout de même aux Juifs qu'il appartient de définir les modalités de leur insertion dans une société ambiante dont les fondements juridiques et philosophiques changent rapidement. Plusieurs réponses sont possibles.

Les trois réponses à la modernité

Pour l'orthodoxie, la modernité, c'est l'ennemi. La *Tora*, le *khéder* (l'école élémentaire juive), la *yeshiva*, la famille traditionnelle, la communauté resserrée autour de son rabbin sont autant de bastions destinés à préserver un mode de vie sanctifié par une tradition multiséculaire. C'est le défi de la modernité, que la branche séfearde du peuple juif a peu et tard connu, qui rend compte du rigorisme de l'orthodoxie ashkénaze. A l'autre bout de l'éventail des options possibles, la conversion au christianisme – le « billet d'entrée », dit cyniquement Heine, à la culture européenne – pousse jusqu'à son terme la logique de l'insertion.

Mais il y a aussi une voie médiane, qu'explore une mince élite désireuse de marier judaïsme et culture ambiante, tradition et modernité, fidélité à la foi ancestrale et ouverture sur le monde. Initiée et personifiée par Moses Mendelssohn (1729-1786), la *Haskala* est la version juive de l'*Aufklärung*, les Lumières allemandes.

Naissance de la modernité

Car c'est d'abord en Allemagne, où les Juifs sont plus nombreux qu'en France et mieux intégrés qu'en Europe orientale, que les ferments de la modernité travaillent le judaïsme. Dès 1778, une « École libre » est fondée à Berlin, dont le programme d'études ignore le Talmud. Vers la même époque, Mendelssohn traduit le Pentateuque en allemand, avec un commentaire en hébreu qui fait une large place à l'exégèse biblique moderne ; et un autre *maskil* (adepte de la *Haskala*), Naphtali Herz Wesely, publie le premier ouvrage hébraïque de pédagogie dans l'esprit de l'*Aufklärung* : *Divrei shalom ve'emet* (« Paroles de paix et de vérité »). Tout naturellement, cette élite juive libérale et éprise de progrès a cherché à « réformer » aussi la religion, afin de l'adapter à la sensibilité et au mode de vie modernes. En octobre 1818, un « temple » dédié au culte

juif « réformé » est inauguré à Hambourg. Les relations entre les Juifs allemands et leur pays se dégraderont. Le modèle allemand, y compris cet *aggiornamento* du judaïsme religieux symbolisé par le « temple » de Hambourg, trouve, dès la première moitié du XIX^e siècle, une autre terre d'élection : les États-Unis.

Le mouvement réformé

L'immigration massive de Juifs allemands, qui commence dans les années 1830, bouleverse la vie communautaire juive américaine. Sous la férule d'Isaac Meyer Wise, un immigré tchèque de langue allemande qui s'installe à Cincinnati en 1854, le mouvement réformé finit par englober, quelque vingt ans plus tard, pratiquement l'ensemble de la communauté juive américaine. Or, Wise veut enraciner sa communauté en Amérique en la rapprochant le plus possible du modèle protestant dominant. Aussi la « réforme » prend-elle d'emblée aux États-Unis un caractère radical : suppression de prières jugées désuètes, voire choquantes pour la raison ou la morale commune, abandon de l'hébreu dans la liturgie au profit de l'anglais ou de l'allemand, simplification extrême du culte, confinement au shabbat et aux grandes fêtes, rôle central dévolu à un *Rabbi* aux allures de ministre protestant.

Mais ce n'est pas que de culte qu'il s'agit. En 1885, la plate-forme de Pittsburgh définit une idéologie du mouvement « réformé » qui tourne délibérément le dos à l'aspect national du judaïsme : « A notre époque, où émerge une culture universelle fondée sur le cœur et la raison, nous sommes témoins du début de la réalisation de la grande espérance messianique d'Israël en la constitution d'un royaume de vérité, de justice et de paix parmi les hommes. Nous ne nous considérons plus comme une nation, mais comme une communauté religieuse. » Logiquement, la plate-forme de Pittsburgh refuse la conception de l'Exil et l'idéal du rassemblement des exilés sur la terre d'Israël, et rejette les *mitsvot* (prescriptions, commandements religieux) qui ne lui paraissent pas s'accorder avec la raison et l'éthique modernes.

Les conservateurs

C'était aller trop loin pour une fraction non négligeable du judaïsme américain. Deux ans après la plate-forme de Pittsburgh, un groupe de « conservateurs » fonde à New York le *Jewish Theological Seminary of America*. Mais ces « conservateurs »-là ne sont pas des orthodoxes. Tout aussi soucieux de modernité que les « réformés », ils veulent simplement coller davantage à la tradition. Dans leurs propres mots, ils se vouent à la « préservation en Amérique de la connaissance et de la pratique du judaïsme historique ».

Calendrier hébraïque

Comportant 364 jours, le calendrier hébraïque est rythmé par la nouvelle lune qui marque le premier jour du mois. Pour correspondre au calendrier solaire qui règle les saisons, il faut ajouter un treizième mois tous les dix-neuf ans.



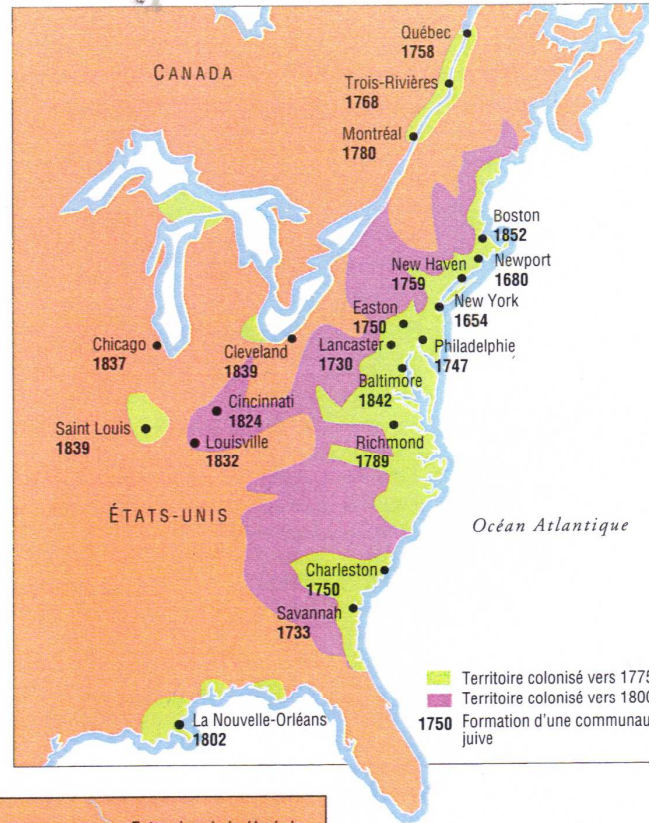


La pratique de la religion

« Question » : le poulet est-il casher ?

« Poisson » : le repas sabbatique du vendredi.

Pour le Juif religieux, se soumettre à des lois alimentaires, c'est se soumettre à Dieu.



Le judaïsme ashkénaze en Europe et en Amérique du Nord

Dans le courant du XVIII^e siècle, de plus en plus de Juifs ashkénazes, notamment d'Allemagne et de Pologne, choisissent l'Amérique du Nord pour sa tolérance religieuse et ses opportunités économiques. Pendant ce temps, et surtout au XIX^e siècle, la version juive des Lumières se propage dans l'ensemble du monde ashkénaze.

LE JUDAÏSME AUJOURD'HUI

Les chiffres d'abord : il y a de par le monde un peu moins de 13 millions de Juifs. Après la saignée du génocide et la lente remontée d'après-guerre (11 millions dans les années 40, 13 millions au début des années 80), la démographie juive a amorcé un lent déclin.

Deux raisons à cela : la baisse de la natalité, comparable à celle observée au sein de toutes les nations développées ; et l'assimilation. L'exemple américain le montre bien : de 7 % dans les années 40, le taux des mariages dits « mixtes » est passé, trente ans plus tard, à environ 40 %. Or, moins de la moitié des enfants issus de ces couples restent dans la communauté.

Cette évolution est liée à une autre, capitale : le déplacement vers l'Occident du centre de gravité de la Diaspora. Le génocide a pratiquement liquidé le judaïsme est-européen, la décolonisation et l'émigration ont eu raison des communautés du monde musulman, les affres du post-communisme dans l'ex-Union soviétique risquent d'avoir le même effet dans la CEI. Aussi bien, outre Israël (quelque 4,3 millions), les grandes concentrations juives se trouvent désormais à l'Ouest : États-Unis (près de 6 millions), Communauté européenne (environ 1,3 million), Amérique latine (moins de un million).

Un judaïsme volatil

En établissant la répartition des Juifs dans le monde, mieux vaut ne pas dissimuler tout ce qu'elle a d'aléatoire. Sauf dans les communautés résiduelles de quelques rares pays où les Juifs souffrent encore d'un régime d'exception (Syrie, Yémen...), il s'agit désormais d'un judaïsme volontaire, et, par là même, volatil. Dans un État de droit, nul n'est tenu de se déclarer Juif, ou de toute autre confession – d'où d'ailleurs le malaise de la sociologie religieuse en général. Le recensement même se révèle une tâche presque impossible : combien de Juifs y a-t-il en France ? Entre 550 000 et 700 000, ce qui est vague. Mais il y a plus. Un chapitre sur le « judaïsme aujourd'hui » a-t-il sa place dans un ouvrage consacré aux religions ? Pas si sûr. A la différence des musulmans ou des chrétiens de toutes obédiences, les Juifs forment un peuple, la religion – du moins entendue dans le sens restrictif qui est le sien en Occident – n'étant qu'un aspect de leur existence collective. Autrement dit, si un chrétien athée est une impossibi-

lité logique, un Juif athée n'a rien d'une exception curieuse. Alors, « la religion juive aujourd'hui » ? Mais comment séparer cet aspect-là de tous les autres, puisque l'expérience historique particulière des Juifs est fondée précisément sur une conception totale de la « religion » ? On le voit, on se heurte d'emblée à une question de définition.

Qui est juif ?

Cette question n'avait pas de sens avant l'émancipation, c'est-à-dire du temps où, protégés par la triple muraille du ghetto – la *Tora*, la discipline communautaire, l'hostilité des Gentils –, les Juifs étaient juifs avec la force d'une évidence qui n'avait nul besoin de s'expliquer. C'est une question toute moderne, comme est moderne aussi l'angoisse existentielle qu'elle sous-tend. Elle concerne l'identité collective d'un peuple que la religion seule est désormais impuissante à tenir ensemble.

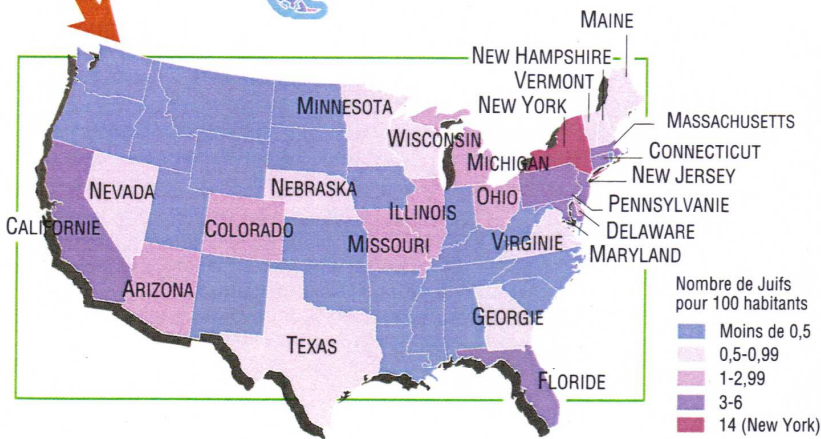
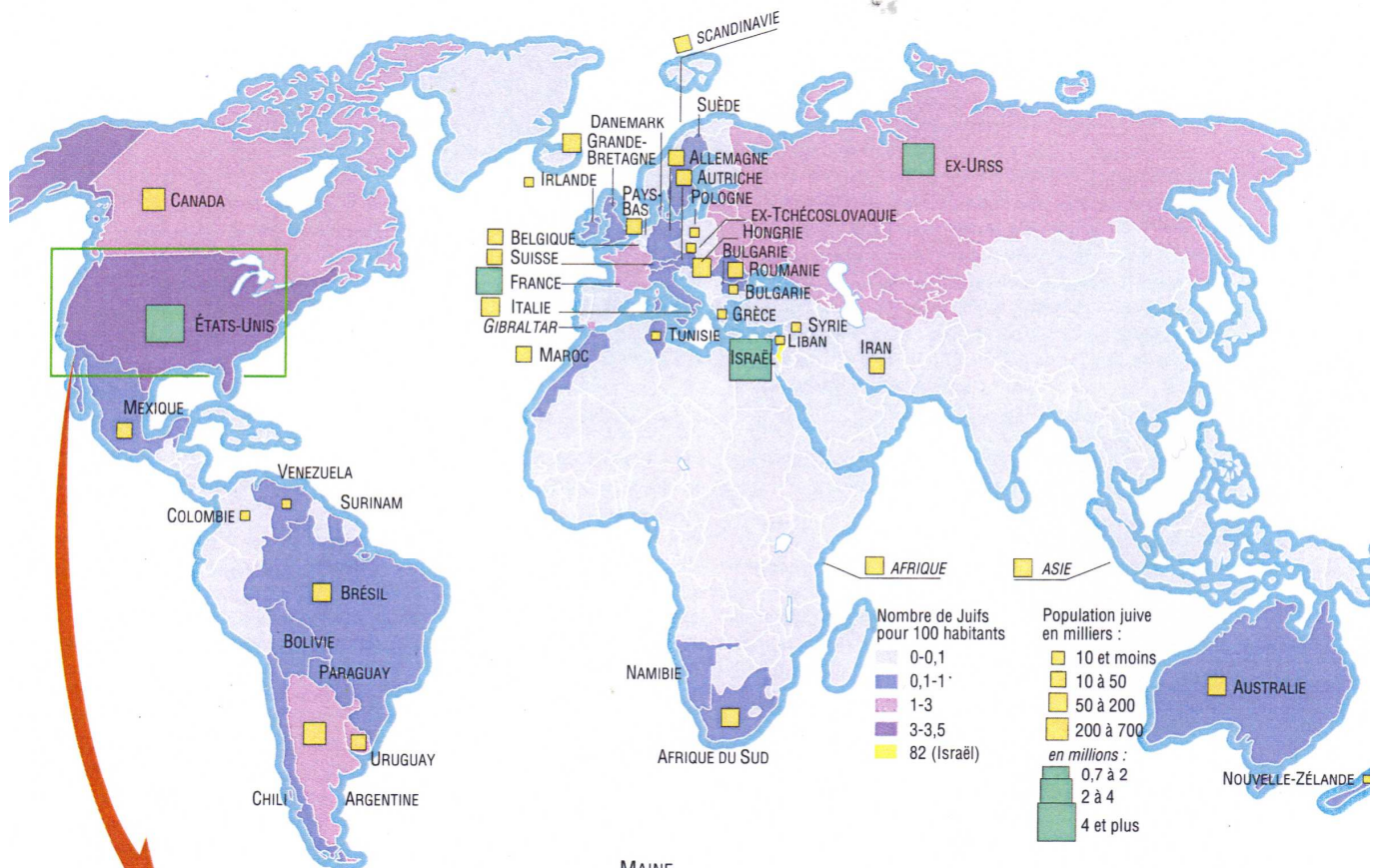
En effet, au sein de la puissante communauté américaine, la vigueur apparente des institutions communautaires, l'influence politique et l'effervescence culturelle masquent une certaine désaffection à l'égard de la synagogue : deux Juifs américains sur trois déclarent appartenir à l'un des trois courants religieux, un sur deux se dit membre d'une congrégation particulière. D'ailleurs, seule une petite minorité des Juifs américains (9 %) est orthodoxe ; les autres sont soit « réformés » (34 %), soit « conservateurs » (25 %). A l'exception de la France, où, à partir des années 60, l'apport du judaïsme nord-africain a été l'occasion d'une sorte de renaissance, c'est le cas de toutes les communautés de la Diaspora. Pour l'essentiel, les pratiques religieuses se réduisent aux grandes fêtes, souvent même aux seuls moments cruciaux de l'existence individuelle ; et la fidélité au judaïsme, à un réflexe de conservation par le repli endogamique, d'ailleurs illusoire. Interrogé sur la nature de sa judéité, le Juif non-orthodoxe évoquera le plus souvent un ensemble de sentiments, puissants mais confusément exprimés : appartenance à une famille spirituelle, fidélité à une tradition, la mémoire douloureuse du génocide, la solidarité avec une communauté de destin.

Voilà pourquoi l'immense majorité des Juifs à travers le monde est « sioniste », c'est-à-dire viscéralement attachée à Israël. Car c'est ce sionisme sans émigration qui fournit au peuple juif le ciment que la communauté, la *Tora* et la détestation des Gentils sont désormais impuissantes à lui assurer.



Hassidim à Jérusalem

Ils ne constituent qu'une petite minorité du peuple juif mais jouent un rôle charnière dans la vie politique israélienne. Mea Shearim est leur quartier de prédilection.



La diaspora contemporaine

A peine un quart des 13 millions de Juifs vivant aujourd'hui sont des citoyens de l'État d'Israël. La première communauté juive du monde sont donc les États-Unis. Israël reste un centre de refuge pour les Juifs du monde entier, comme on l'a vu à partir de 1989 avec l'affluence des Juifs d'URSS ou lors de l'opération « Moïse » en 1984-85 puis en 1991, avec le rapatriement, via le Soudan, des Juifs noirs d'Éthiopie appelés les Falachas.

La synagogue de Safed

Lieu de prière, de rencontre et d'étude, la synagogue est construite selon les principes de la kabbale. Celle de Safed, dont la coupole repose sur quatre piliers (les éléments de la Création), a dix fenêtres (les Dix Commandements) et est ornée de douze icônes (les douze tribus d'Israël).

